

Inaugurée le 4 février 2013 à Marseille, la maison relais Claire Lacombe a l'originalité de mêler deux milieux : le social et le théâtre. Destiné à mettre à l'abri des femmes à la rue, l'immeuble compte neuf logements dont deux réservés à des artistes en résidence. En neuf mois, le dispositif a démontré l'intérêt de cette interactivité parfois explosive



Emanuelle Latourte (à droite), éducatrice à Claire Lacombe, avec une des six résidentes

Drôles de rencontres pour un endroit

« **T**omber dans la précarité, vivre ici, c'est humiliant. Je souffre de me sentir dépendante. Mais quand, pour la dernière d'Andromaque au Théâtre des Bernardines,

je suis accueillie comme une reine et qu'à la fin je discute, je rigole, je bois du champagne avec l'équipe, j'oublie l'humiliation d'en être là. » À cinquante ans, Donia (1) vient de poser ses valises dans un studio de la maison relais Claire Lacombe. Dans ce logement à durée illimitée, elle relâche la tension accumulée d'hébergements ponctuels en foyers d'urgence. Inauguré le 4 février 2013, ce nouveau dispositif de l'association Habitat alternatif et social (HAS) a l'originalité de mêler le social et le théâtre.

Composé de neuf logements fraîchement réhabilités, l'immeuble du centre de Marseille est destiné à mettre à l'abri des grandes précaires orientées par le SIAO (2), de leur procurer un lieu de stabilisation. Deux appartements sont réservés aux artistes en résidence du théâtre voisin, les Bernardines. « En travaillant avec la grande précarité, j'avais en principe d'autres priorités que l'accès à l'art, explique Emmanuelle Latourte, l'une des deux éducatrices spécialisées coordinatrices du lieu. Finalement dans l'accompagnement, cette rencontre est une vraie richesse, un outil propice au changement, même si les femmes les plus fragiles

ont du mal à s'en saisir parce que ça touche à l'intime et que le questionnement peut être trop intense. Les artistes apportent une autre manière de faire et de voir, à nous de border la rencontre, sans la formater. On ne peut pas être tout le temps dans la surprotection. »

Du 29 avril au 8 juin, le metteur en scène portugais, Joao Garcia Miguel, initie cette interaction. Spécialiste de la réécriture des grands classiques, il s'attaque avec son équipe à Yerma de Federico Garcia Lorca. Entouré de femmes en grande difficulté, il pense pouvoir se nourrir de leur vécu et de leur regard pour revisiter ce texte racontant la douleur d'une paysanne ne parvenant pas à devenir mère. Il commence par imaginer une adhésion immédiate des résidentes. Il organise un emploi du temps serré avec rencontres quotidiennes et répétitions régulières... Son désir n'impressionne pas vraiment les six habitantes de Claire Lacombe. La moitié sort à peine d'un long parcours de rue, l'autre d'une errance de foyers en squats. Face à ce public loin d'être acquis, l'artiste comprend qu'il doit descendre de son piédestal, adapter son approche.

Une expérience singulière entre deux mondes

« Le travail avec les femmes de l'immeuble de la rue de l'Arc a été une singulière expérience, oscillant entre dimension artistique et un versant social complexe à appréhender, écrit le metteur en scène à la fin de sa résidence. Malgré ces deux mondes parallèles, le

travail a permis d'élargir le sens de l'œuvre, en faisant émerger une question sur la fatalité... Chacune a lu le texte en nous donnant sa vision. L'une a vu Yerma comme quelqu'un qui vit une perte et en souffre jusqu'à l'obsession ; l'autre a vu le portrait d'une femme très forte et vivante qui bien que n'arrivant pas à avoir d'enfant, attend en regardant son ventre ; une autre encore a parlé des forces qui dirigent notre destin, en disant que le chemin de la vie de Yerma était déjà écrit dans le sang. » Ces différentes interprétations inspirent l'idée de raconter une transformation et d'interroger la possibilité de changer son destin. À l'issu d'un mois et demi de résidence, l'alchimie a opéré. « Avoir affaire à un monsieur comme Joao est très enrichissant, estime Donia. Il nous a sondées avec beaucoup de finesse et d'intelligence pour travailler

Les artistes arrivent avec ce qu'ils sont et font exploser les codes établis

temps, Emmanuelle Latourte et Marie-Anne Laffont n'auraient sans doute pas abordé ces sujets aussi frontalement. Les artistes arrivent avec ce qu'ils sont et font exploser les codes établis. L'une des résidentes adhère au projet au point de participer à la représentation donnée en fin de résidence. « Je n'étais jamais montée sur une scène de théâtre, explique Carmen, ça me laisse une sensation géniale. » Depuis, elle reste en lien avec la troupe avec qui s'est nouée une réelle complicité. Mais pour Abiba, l'alchimie s'est avérée explosive. Fragilisée par ce travail, elle a laissé éclater sa souffrance, violemment. Cette déflagration a finalement eu des retombées bénéfiques, le désir d'aller voir un psychiatre et d'entamer une démarche de soin, mais les éducatrices tiennent à rappeler que ces échanges doivent être accompagnés. « Nous ne devons pas mettre en danger les femmes, souligne Marie-Anne Laffont, lors d'un débriefing avec la direction

des Bernardines. *La question de l'émancipation par l'art est fondamentale, mais il faut que les artistes prennent conscience de la nécessité de travailler ensemble et de prendre le temps.* » Comme pour appuyer ce propos, Laurence surgit à ce moment dans l'espace collectif de la maison relais où se déroule la réunion. Elle ne s'encombre pas de diplomatie pour exprimer son ressenti : « Les artistes c'est bien, mais pas trop tôt le matin parce qu'ils prennent la tête ! »

S'intégrer dans un tissu social

La salle commune de Claire Labombe, ouverte sur la rue, sur les mondes associatifs et artistiques, a depuis le début donné lieu à de multiples rencontres. Même si le partenariat privilégié avec le Théâtre des Bernardines permet d'assister à des spectacles, l'échange s'opère surtout autour de la table. Les espaces collectifs de la maison donnent l'opportunité aux habitantes d'offrir l'hospitalité. Toutes ont un jour préparé un repas pour des invités. Laurence en a fait une spécialité, trouvant là un mode d'expression à sa géné-



sa pièce. Il s'est réellement intéressé à nous et nous a laissées nous exprimer. Les éducatrices ont pu croire que c'était trop intense, mais nous étions libres de participer et ça ne nous a pas incommodées. » Quelle place a la femme dans la société ? Qu'est-ce qu'être une femme à la rue ? Le rapport au deuil ? À la religion ? En éducatrices habituées à laisser le temps au

En costume de scène, les résidentes racontent leur vie à la maison relais

rosité tout en s'en défendant. « Je n'ai pas envie de faire connaissance avec tout le quartier, je m'en fous des gens. Quand ils viennent, ils sortent toujours le même baratin, j'aimerais juste qu'ils m'oublient. » Consciente de porter une carapace, la quinquagénaire à l'abord revêche a pourtant tissé un lien particulier avec Alain Fourneau, le directeur du Théâtre des

Bernardines. Avec lui, elle a accepté de partager « sa » cuisine, et qu'il jette un coup d'œil à « ses » recettes. Un drôle de duo, lui grand débinaire, elle boule de nerfs. « Ici c'est une maison de fous, mais je profite d'être là pour tenter de m'apaiser et d'améliorer ma tolérance, confie-t-elle à l'abri de son studio. Je n'accepte rien, il faut que je travaille sur moi parce que ça emmerde moi et les autres. Mais ici comme je n'ai pas d'activité, je m'énerve. »

Alain Fourneau la prend au mot et l'invite à participer à l'élaboration d'un buffet donné au théâtre à l'occasion d'une conférence de presse le 4 novembre. Début octobre, le créateur a tenu à passer une petite semaine en résidence « chez les femmes de la rue de l'Arc ». Plusieurs artistes ont défilé dans les appartements du dernier étage. Souvent pour des périodes courtes, une semaine ou quinze jours. Tous racontent vivre un moment marquant, plus ou moins positif. Le résident venu en septembre s'est démarqué par la peur intense que lui inspirait le quartier. Très populaire et cosmopolite, Noailles vit beaucoup dans la rue et concentre tous les petits trafics de la survie. Un plongeon dans une réalité pittoresque qui en fonction de l'humeur peut paraître glauque ou sympathique. « Il était rigolo, raconte Carmen. On était obligé de le rassurer, de l'accompagner, de le protéger. J'ai dû lui présenter nos voisins qui aiment bien boire leurs bières devant chez eux. » Une autre manière de valoriser les compétences de ces femmes, finalement pas si fragiles... L'initiateur de ce partenariat a donc voulu se rendre compte par lui-même. Il s'installe sur place avec Carol Vanni, danseuse, pendant quelques jours.

Un enrichissement pour la culture hors-sol

« C'est très nourrissant, parce que le théâtre est devenu un entre soi, de la culture hors-sol, souligne Alain Fourneau. Nous avons besoin de cette qualité de rapports, loin de toute relation convenue avec des habitués. Là, il faut faire l'éponge, savoir perdre son temps pour établir de la porosité. Avec ce partenariat, c'est une relation qui s'engage sur deux ou trois ans. » Durant leur séjour, l'auteur et sa complice ont installé Lulu, la sono, dans la pièce commune. Fado, variété italienne, concerto de Vivaldi, Marianne Faithfull, Chopin, Léonard Cohen, viole de gambe... Carol a invité des disques avec lesquels elle se sent en « très forte amitié ». Après une réunion matinale, elle en lance un et se met tout naturellement à danser. En grande conversation avec une éducatrice, Laurence jette un coup d'œil appuyé. Ce naturel, cette liberté de faire sans craindre le regard des autres lui sont totalement étrangers.

Quelques jours plus tard, elle accepte d'assister à un « réveiller ensemble », temps matinal de détente et de rencontre avec son corps, proposé par la danseuse. « Elle est venue voir sans participer, apprécie le directeur des Bernardines. Elle commence à se



Sans limite de temps, ces femmes peuvent se poser à la maison relais et se reconstruire

réhabiter, c'est très beau de la regarder retrouver la respiration. » Baptisée du nom d'une actrice marseillaise désireuse de voir les femmes prendre leur place dans la société patriarcale du 18^e siècle, la maison relais Claire Lacombe génère un maillage

« Ici c'est une maison de fous, mais je profite d'être là pour tenter de m'apaiser et d'améliorer ma tolérance »

qui permet aux résidentes de s'inscrire dans un tissu social. « Au début de l'expérience, j'ai craint que nous ne soyons dans le gavage, s'amuse l'homme de théâtre friand de métaphores culinaires. Mais pour gaver un canard, il faut d'abord l'attraper. Ces femmes ne sont pas là, ou pas ensemble. » En effet, elles sont chez elles, pas toujours enclines à se rencontrer entre voisines. Avoir un chez soi, c'est avant tout cette liberté de choisir. Si Donia et Carmen assistent aux lectures proposées par Suzanne

Joubert, des Bernardines, Laurence préfère partager des repas. À Claire Lacombe, les conversations peuvent s'animer autour de sujets aussi variés que le génie de Napoléon 1^{er} ou les mérites comparés de la viande de mouton ou de poulet. La culture et le social à toutes les sauces !

Myriam Léon

Crédit photos Myriam Léon

(1) Les prénoms des locataires de Claire Lacombe ont été changés
(2) Système intégré d'accueil et d'orientation